

Bacassé était le surnom d'un métayer, *khammas*, qui vivait avec le clan paternel. C'était une personne issue d'une autre tribu, mais qui jouissait du statut de *mhaize*, c'est-à-dire reconnue comme vivant et travaillant dans la tribu sans être contribuable. Bacassé n'était qu'un surnom qu'il a mérité lors de la campagne d'Italie avec le corps des goumiers que le général Juin avait commandés durant la Seconde Guerre mondiale.

Bacassé, du fait de sa petite taille, était devenu voltigeur, mais comme il excellait dans la cuisine, il se distinguait par la préparation des petits pois cassés qui constituaient l'essentiel des menus des goumiers. En altérant la prononciation de pois cassés, les goumiers des Branès le surnommèrent Bacassé.

À la fin de la guerre, il retourna à la vie civile avec un surnom dûment mérité en Sicile et dans les Apennins. De la vie militaire, il avait conservé le vice du tabac que les Branès détestaient non pas pour une raison religieuse, mais pour le risque d'incendie contre lequel ils savaient difficilement se défendre.

Le pays des Branès s'étend sur des collines moutonnées sans cours d'eau permanents. L'été, à l'époque des moissons, si un incendie venait à éclater, il risquerait de faire partir en fumée la récolte de toute une fraction de la tribu. La mémoire de la famille se rappelait un incendie du dix-neuvième siècle qui avait éclaté au-delà d'Oulad Brih et qui, aidé par le vent de l'Ouest, atteignit Bab Labrhal. Mon oncle Hmida avait la manie de commencer à creuser les tranchées pour briser l'élan des flammes chaque fois qu'il voyait un simple feu scintiller la nuit.

Bacassé avait le vice de la cigarette et aucun clan des Branès ne l'acceptait sauf celui de mes parents à la condition de ne fumer qu'une fois à la maison ou au souk. Sportivement, Bacassé avait accepté cette condition astreignante et avait passé une dizaine d'années à Bab Labrhal avant de suivre mon oncle Ayyad à Elfehhamma.

J'ai dû connaître surtout sa femme Ftéma D'tetach qui, n'ayant pas d'enfant, m'adorait et me gâtait en me donnant des galettes, *n'goula*, du beurre et des verres de thé. Elle manifestait constamment sa générosité et sa douceur et implorait Dieu de la gratifier d'un garçon. Dieu l'entendit et exauça sa prière.

Bacassé avait une qualité exceptionnelle de créer l'anecdote à partir de rien. Ce talent le rendait célèbre dans la tribu et il n'y eut de fête sans que Bacassé ne fut invité. Comme il excellait la préparation du thé et l'anecdote, il était devenu un personnage incontournable. De ses réflexions, je n'en garde qu'une que je n'ai pas pu comprendre à l'âge de trois ans, mais une fois adulte, j'en ai saisi le sens.

Durant l'été 1951, mes oncles Mohand, Hmida et Ayyad ainsi que leurs femmes et mes parents, nous nous rendions au souk hebdomadaire de Sebt dbou Kallal. C'était une petite caravane d'ânes et de mulets. Ma mère, contrairement aux femmes des Branès, montait toujours sur une ânesse surnommée Chahba et tenait ma petite sœur Fatna dans ses bras.

Je marchais en tenant la main de mon père et, de temps en temps, je lui demandais de me porter. Comme il y avait des femmes et des enfants en bas âge, la caravane se déplaçait lentement. Ma grand-mère et mes tantes gardaient les maisons pendant l'absence des mâles adultes.

Chez les Branès, le jour du souk était sacré et aucun vol ni règlement de compte entre ennemis ne pouvaient survenir. La surveillance des fermes se faisait surtout à cause des bêtes de somme qui risquaient de causer des dommages à la récolte.

Lorsque nous avions atteint la route goudronnée qui menait au souk, Bacassé nous doubla avec une ânesse sur laquelle il avait fait monter mes deux cousins Mehdi et Tayeb qui traînaient à la queue de notre caravane.

Pris d'envie, j'avais demandé à Bacassé combien de personnes pouvaient monter sur son ânesse. Il me répondit du tac au tac neuf personnes. Je lui ai alors demandé de me faire monter. Il me répondit que le dos de l'ânesse était au complet et, sans souffler mot, il souleva d'une main la queue de l'ânesse et de l'autre main tenant un bâton, il me montra la vulve de l'ânesse et m'intima l'ordre de monter et de rentrer. Tout le monde éclata de rire sauf moi. Je n'ai pu saisir le sens qu'une fois adulte.

Mon père, avec un ton sérieux, lui demanda de réserver ce genre de réflexions grivoises à des assemblées de mâles adultes. Bacassé créait les anecdotes et les femmes se les racontaient entre elles après les avoir entendues de leur mari.